

Hélène Pedneault Histoire de haine et d'amour

Louise Vigeant

Numéro 61, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27691ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vigeant, L. (1991). Hélène Pedneault : histoire de haine et d'amour. *Jeu*, (61), 34–35.

hélène pedneault : histoire de haine et d'amour

Connue d'abord comme journaliste (*la Vie en Rose*), Hélène Pedneault a offert au public, en 1988, un premier texte dramatique : *la Déposition*¹. Créé à l'Espace Go, dans une mise en scène de Claude Poissant, le texte a étonné par son propos — une femme accusée d'avoir tué sa mère fait une déposition auprès d'un policier — et, surtout, par la qualité de l'émotion qui s'en dégageait. Je me rappelle avoir été bouleversée par le discours de cette femme, Léna Fulvi, encore sous l'effet du choc provoqué par son geste meurtrier et qui, dans un long soliloque, nous parle d'une histoire de haine et d'amour entre elle et sa mère. «Je me suis toujours demandé à quoi pouvaient servir des mains si on ne pouvait pas toucher à sa mère.» Pedneault a réussi un portrait touchant où se mêlent la passion et la désillusion, l'abandon et l'orgueil. Ainsi le récit de l'enfance aide-t-il à démasquer les blessures psychologiques de cette femme, dont la profonde solitude est quasi palpable.

Ce texte se situe parmi ceux qui, dans notre dramaturgie récente, accordent toute la place à l'individu en quête de soi, dessinant les contours toujours flous d'une personnalité en mal de définition. Théâtre d'introspection, *la Déposition* témoigne d'un désordre intérieur dont les causes seront très lentement dévoilées. À un difficile contact avec une mère, comparée à un «cactus», s'ajoute l'incompréhension des autres, qui pèsera encore lourd plusieurs années plus tard, à la mort de la mère.

L'écriture de Pedneault s'est révélée riche en images et a su éviter les clichés. Au début, le personnage se présente à travers la description qu'elle fait de son Saguenay natal. Ce rapport à la nature contribue à prouver que le temps, avec son pouvoir d'érosion comme de stratification, voire l'espace — que de promenades, détours, égarements et fuites il permet! —, sont des facteurs déterminants dans toute vie, cette «prison» aux frontières extensibles². Il ne suffit donc pas de quelques heures, d'une déposition, pour expliquer le comportement de quelqu'un, ni pour comprendre les profondeurs d'une âme humaine. D'où le rythme de ce texte. D'abord on n'entend que les réponses de Léna Fulvi, longues, pleines de détours, et à travers lesquelles on devine les questions de l'inspecteur. Ce dernier se frayera tranquillement une place dans ce monologue, tâchant de percer le secret de cette femme énigmatique qui, manifestement, l'impressionne. Ce n'est qu'après avoir brisé le mur du silence et du mensonge, — tout le monde, dont ses sœurs, ne s'est-il pas déclaré à l'unanimité persuadé que Léna était un monstre depuis longtemps? —, quand il retournera comme un gant l'hypothèse du meurtre par haine, perçant par là le secret de l'accusée, qu'il prendra les dimensions

1. *La Déposition*, Montréal, VLB éditeur, 1988. Voir dans *Jeu* 47, 1988.2, l'article de Diane Pavlovic consacré à *la Déposition*, p. 166-170.

2. Je pense à ce beau texte de Marguerite Yourcenar, *le Tour de la prison*, Paris, Gallimard, 1991.



«Théâtre d'introspection,
la Déposition témoigne
d'un désordre intérieur
dont les causes seront très
lentement dévoilées.»
Photo : Louise Oligny.

d'un véritable personnage. Il a vu juste : étonnée, mais aussi enfin *reconnue* par la demande expresse de sa mère de l'aider à mourir, Léna a succombé à une «overdose d'amour». La deuxième partie de la pièce pourra alors s'offrir un dialogue, certes trébuchant mais tout de même possible, entre ces deux êtres.

louise vigeant